

Cartes postales

Caroline Despont

Août 2019, La Chaux d'Abel

Quelques lignes pour toi. Comme tu l'as souhaité.
Ils disent que le soleil brûle plus que l'année dernière. Je ne sais pas.
Les cloches des vaches symphonisent le paysage, et moi, je marche, des heures.
Je t'embrasse.

Octobre 2019, La Chaux-d'Abel

J'aime cet endroit. Les ocres des forêts. Le ciel noir des quelques orages,
et les meringues de l'hôtel, façonnées comme une robe de mariée.
Moi, je marche, des heures.
Je t'embrasserai à mon retour.

Janvier 2020, La Chaux-d'Abel

L'hôtel est vide. La chambre numéro 17 où je dors et qui s'ouvre sur le jardin,
s'appelle « La Lectrice ». Je rêve de les habiter toutes, de jouer à une autre au gré de
leur nom. Dehors la neige. Le froid. Et moi, je glisse, des heures, en songe.
C'est drôle. Tu ne me manques pas.

Avril 2020, La Chaux-d'Abel

J'ai de la chance disent-ils, le printemps est en avance. Il y a de la joie dans les heures
du jour. Dans les pas de la femme ronde qui prépare le petit-déjeuner.
Attendre l'été ici, et marcher, des heures.
Ne plus t'écrire.

j'expire du vent

Numa Francillon

c'est l'automne, vous marchez. je suis nu et seul.
je sens sur moi une forêt de regards (*respiration*)
c'est le murmure du silence.

vous vous demandez.
est-il malade ? est-il toxique ? est-il maudit ?
vous vous demandez.
la solitude est-elle contagieuse ?
je suis un solitaire parce que sans voisin sans congénère.
je suis l'arbre qui cache le mal d'une forêt.

vous vous arrêtez – l'injonction d'une bourrasque ?
vous hésitez – une rafale bégayante ?
vous pensez : « le vent se lève ».
ne voyez-vous pas que je frissonne
que mes feuilles se cabrent
et que l'air bougon se plisse *en chaîne* ?

vous vous approchez.
à l'ombre de ma grandeur (*respiration*)
un chuchotement de soliste.
vous écoutez.
vous fermez les yeux.
je parle à feuilles perdues source inépuisable de ma tranquillité.
vous vous asseyez.
à chaque inspiration une étreinte de sérénité.
vous respirez.

vous vous relevez.
à ma mort, qui pour orchestrer les mouvements du monde ?
vous vous éloignez.
le silence me fait taire et m'annonce la prochaine arrivée (*respiration*)
voilà une amie.
il pleut.

La peur

Jean-Marc Huguenin

La forêt se referme comme un piège qui claque. On n'est pas perdu mais on ne sait plus vraiment où on est. Nos corps sont ramassés sur eux-mêmes.

Dans la bise noire qui entaille les lèvres, elle a le regard d'un animal traqué. Elle perçoit une menace diffuse. Sera-t-on assez fort pour retenir la peur au-dedans ?

La brume poisse la peau, encrasse les poumons, efface les reliefs. On sent que la montagne est là mais on ne la voit plus.

Une larme cisèle sa joue. Des roches calcaires sont échouées à l'orée du bois. Elles ressemblent à des carcasses de sangliers.

La neige crisse sous nos pas alourdis, un peu comme lorsque l'on raclait nos ongles sur le tableau noir de la salle de classe. On voudrait rentrer mais on n'y arrive pas.

On est remonté trop haut dans le champ. On a l'impression de marcher sur du carton qui se rompt. On courbe l'échine mais on n'est pas encore vaincu.

Je sais qu'elle ne me dit pas tout. Je sais qu'elle mène seule des combats dans sa tête. « Où dormiront cette nuit les renardeaux ? » s'inquiète-t-elle.

Dans la pénombre, les branches des arbres forment une calligraphie, un code que l'on devra bien déchiffrer.

Vus de là-haut, les pâturages semblent marbrés par la boue. On dirait que l'on a frotté des grains de mines de crayons sur un papier granuleux.

Sur la crête, à l'ouest de l'étable, les Galloway ruminent des bouffées de foin. Nos mains gèleraient en serrant l'anse de la boille à lait.

S'est-on égaré dans ces interstices givrés ? Il faudrait oublier pour ne pas sombrer dans la folie, mais on n'y croit déjà plus.

La chambre (anecdote de voyage)

David Janelas

Dans un ferry de nuit sur la Manche. En route pour Portsmouth. Je me suis étendu dans un coin du bateau pour passer la nuit. J'ai choisi, comme d'autres personnes autour de moi, l'aire de jeux des enfants. Elle est tapissée de ces matelas souples, recouverts d'une sorte de bâche de camion pour protection, de ces matelas qu'on dispose parfois sur les aires de jeux pour éviter que les enfants se blessent.

Je me suis installé sur un banc rembourré au bord de l'aire. J'ai fait un coussin avec mon linge de bain. Par terre, à côté de moi, il y a une jeune femme française, aux cheveux noirs et au visage typé asiatique, qui s'est enroulée dans son sac de couchage, avec sa veste de randonnée encore sur elle, et un masque de sommeil sur les yeux. Plus loin, à côté d'un jeu de mémoire pour enfants, un vieux monsieur s'est allongé droit sur son dos, les bras croisés sur son torse. Il attend sérieusement le sommeil. Entre ce monsieur et la jeune femme, un couple est étendu, tout serré l'un contre l'autre. Lui est grand, blond et barbu. Elle est aussi grande et blonde mais fine. Probablement des suédois. Plus tard, dans la nuit, alors que les lumières sont éteintes à cet étage, je les entends chuchoter. Le jeune homme s'agite derrière sa copine. Il a l'air de frotter son sac contre le matelas. La jeune femme émet quelques gémissements, son copain lui dit « chut » à plusieurs reprises. Après une minute ou deux, il commence à s'agiter plus fort, il se frotte comme un petit chien contre le matelas, puis il émet un bruit court, comme un coup dans le ventre. Il a dû jouir. Je me retiens de rire trop fort, le nez écrasé contre mon linge. Et je ne suis pas le seul, à entendre les rires étouffés de la jeune française à côté de moi. Le silence revient. Puis, dans l'obscurité de l'aire de jeux, on entend encore quelques derniers mots, marmonnés par le vieux monsieur avec le sérieux de sa position :

- Cazzo, ragazzi, la prossima volta, vi pago la stanza.

Corps

Alice Kübler

Tournoyer sur les lignes de sa nuque, poser un doigt sur la première vertèbre puis descendre à la verticale, le long de ce sillon déjà creusé par tant d'autres doigts. Mains se joignent et se transforment en étau. Ensermer ses côtes. Il y a un grain de beauté, là, en dessus de son nombril. L'encercler, 7 fois. Ne pas avoir peur de se sentir pèlerin. Accepter ce qui se trouve sur ce corps qui s'usera. Il faut prendre ses mains, prendre ses mains. Cartographie. Considérer chaque phalange calleuse. Compter les veines apparentes. Procéder lentement, il y a son poignet puis il y a son avant-bras et son coude, marqué par le pli de la peau. Il est possible de convenir d'une pause, sur la colline de ses épaules, afin de pouvoir dévaler le versant est d'une traite. Engloutir chaque fragment d'épiderme et se retrouver en haut de sa cuisse. Voir si sa circonférence est la même partout, en s'aidant de ses mains. Se laisser être étranger à nouveau. Accueillir la chair et sauter dans ses vagues, afin de faire route jusqu'à la cicatrice de son genou, terre propice. Le reste du chemin est régulier, être attentif toutefois à ne pas sombrer trop longtemps dans la cavité voisine de sa malléole. Dans cette grotte il y a les promesses, les supplications, les remerciements et les encouragements qu'il a adressés à son corps. Les parcourir sans proférer de jugements, puis remonter à la surface de sa cheville. Regarder ses pieds et prendre conscience que ce corps a une fin, deux extrémités et une fin. Se rendre compte que cette constatation n'est pas effrayante. Car les itinéraires, eux, restent plusieurs.

Histoire de voisin

Lucie Schaeren

Il s'appelle Brian Da Silva, la petite quarantaine, il habite en-dessous de chez moi. Depuis mon balcon, je peux le voir lorsqu'il est sur sa terrasse. Il est DJ je pense, d'après ce que j'ai pu entendre comme conversations et comme sons. Je ne dirais pas que j'aime la musique qu'il écoute ou qu'il fait. Lorsqu'il est torse nu, qu'il bronze sur son transat, je peux observer ses tatouages. Sur les pectoraux, deux revolvers, sur le plexus une couronne de roi, sur l'avant des côtes, à droite, une hirondelle, un peu grossièrement dessinée. Et d'autres encore, avec du rouge, je crois, il faudrait que je regarde plus attentivement, mais j'ai peur qu'il capte mon regard scrutateur.

Depuis mon balcon, je me suis souvent demandée quel cœur se cachait derrière les deux flingues. Il aime bien parler foot avec son voisin direct. Pendant la coupe du Monde, j'avais les pronostics sans l'image. Juste les commentaires. Chaque année, il réaménage sa terrasse, une surface assez grande pas facile à entretenir. Il achète souvent de nouveaux meubles de terrasse, chez Conforama, j'imagine. Et chez Conforama aussi, il achète un palmier, un citronnier, des fraises et un olivier. Mais chaque année, le palmier, le citronnier et l'olivier crèvent.

Alors quand la nouvelle collection de meubles sort, vers mars, il rachète le tout : les meubles et les plantes. Un jour, en plus des nouveaux meubles, des nouvelles plantes, il y avait une femme, sur le transat. Une blonde pas naturelle, qui bronzaient seins nus, pas naturels, et en string sous mes yeux. Il lui avait installé une petite piscine pour se rafraîchir. Elle révisait des examens, je crois. Et son corps tout huilé bronzaient à la vitesse éclair. J'ai vu défiler derrière mes paupières tous mes jugements – est-ce qu'elle faisait partie de l'action Conforama, elle aussi ?

Et puis, un jour, nous avons organisé un apéro en bas de l'immeuble. Et les jugements derrière lesquels je cachais mon malaise ont un peu fondu. Avec Emilie un échange s'est amorcé, on s'est même lancées dans le projet d'un potager commun. Depuis, toutefois, je ne l'ai pas revue. Les meubles cette année sont restés les mêmes, sur le transat, Brian est seul à bronzer. Je me demande encore quel cœur se cache derrière les deux pistolets. S'il s'est brisé.